

Claude Launay

# 7, impasse des Goélands

Roman



Cet ebook a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

© Claude Launay, 2018

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.



*A L*

*Au soleil, à l'océan, au vent léger.*

*Au bel été.*



*J'aime les livres. J'aime les savoir chez moi, dociles, patients, protégeant sur leurs pages imprimées des trésors déjà dévoilés mais toujours à découvrir.*

*Mais le livre ne doit-il être qu'un ensemble de pages imprimées et reliées ? N'est-il pas surtout un ensemble de caractères (26 dans ma langue), dont certains sont choisis, assemblés, structurés, pour former des mots qui à leur tour vont se mettre ensemble, séparés par des blancs, accompagnés de signes de ponctuation, pour raconter une histoire, dire l'infini du monde, la complexité de la pensée humaine, la peur du lapin dans l'obscurité de son terrier, la majesté des arbres, l'incroyable beauté d'un ciel étoilé saharien dont le scintillement du million d'étoiles semble faire le bruit d'un taffetas qu'on froisse.*

*Alors, quand on a écrit une histoire et qu'on a envie de la partager, même si on se doute que ce n'est pas une œuvre majeure, et qu'il ne faut pas non plus que cela grève son budget, malgré l'amour des livres-papier, on se tourne vers les nouvelles technologies qui offrent de nouvelles possibilités.*

*C'est pourquoi ce roman existe à la fois en version « papier » et en version numérique.*

Ce qui suit est une fiction. Toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé ne peut être que pure coïncidence.

*Claude*

*Dimanche 20 juillet*

## *I*

Elle était là... en bordure de la plage... en maillot de bain... mouillée... debout... figée. Le clapotis léger de la mer venait parfois lécher ses pieds. C'était sa première journée de vacances. Le soleil d'été, dans un ciel sans nuage, n'accablait pas encore les quelques personnes qui marchaient au bord de la mer. Autour d'elle, tout s'éveillait lentement, calmement, et se préparait à une belle journée ensoleillée, chaude, emplie de petits instants simples et joyeux. Pas encore de cris. Pas d'autre bruit que celui, léger, de l'océan qui venait paresseusement mouiller le bord de la plage.

De son corps, seule la tête bougeait, lentement, à droite et à gauche, en quête d'on ne savait quoi. Puis ses bras se relevèrent sur les côtés, dans un mouvement automatique, marquant une forme d'incompréhension, régulièrement.

Elle avait déjà marché jusque-là. Elle en était certaine. Elle reconnaissait bien ce parasol jaune et blanc à l'enseigne de « Ricard » écrite en bleu. Elle se souvenait également qu'elle ne voulait pas se trouver à proximité de cette famille aux trois enfants bruyants qui venait de le planter là.

Elle se tenait maintenant immobile, mains sur les hanches. Des hanches arrondies. Quand elle y pensait, depuis le départ de Marc, son corps lui semblait indigne d'attention, sans intérêt. Certainement pas repoussant mais tout au mieux transparent. Qu'on ne le remarque pas, c'était ce qu'elle souhaitait. Mais en même temps, l'idée que ce corps puisse être à tout jamais privé de tendresse, en quelque sorte d'avenir, l'affolait.

La baignade avait été agréable. L'eau laissait encore de petites perles sur sa peau, mais bientôt, seul le maillot resterait mouillé.

Il était encore relativement tôt. La plage n'était pas bondée et elle n'avait pas eu à chercher un emplacement où étendre son paréo et où poser son sac, ce sac rose, d'un rose très vif, qu'elle avait ramené de la capitale, en se disant qu'il lui servirait cet été, et qui affichait « Paris » écrit en lettres de strass. Elle l'avait d'abord jugé trop voyant ce sac. Mais finalement elle ne regrettait pas son acquisition.

Elle revint sur ses pas. Elle scrutait le moindre mètre carré de sable. Ceux qui la voyaient passer pour la quatrième fois devaient penser que son esprit était un peu dérangé. Peut-être même qu'elle avait complètement perdu la tête. Qu'elle était atteinte d'Alzheimer. Pouvaient-ils lire dans ses yeux la panique qui commençait à prendre possession de son esprit ? Bien sûr, elle n'avait pas amené à la plage tout son argent, ni même sa carte bancaire. Simplement un peu de monnaie, qui d'ailleurs ne pouvait servir à rien, une bombe de crème solaire, des lunettes de soleil, dans lesquelles elle avait quand même investi une somme non négligeable, un bouquin de Marc Lévy, le dernier, peut-être un paquet de kleenex, son téléphone portable, qui ne faisait pas partie des derniers modèles, un petit agenda de poche à la fin duquel il y avait le répertoire des noms, adresses et numéros de téléphone de ses amis, et puis toutes ces petites choses qui occupent le fond des sacs des femmes : une lime à ongles, une pince à épiler, un miroir de poche, une brosse à cheveux. Le rouge à lèvres, elle l'avait laissé à l'appartement, de peur que la chaleur ne le fasse fondre. Justement, ce qui l'inquiétait le plus, ce qui était peut-être responsable de la panique qui s'emparait d'elle petit à petit, qui grandissait de seconde en seconde, c'était que dans son sac il y avait les clefs de l'appartement. ..

L'appartement...Cinquante mètres carrés en rez-de-chaussée, avec petit espace vert privatif qui lui permettrait d'utiliser la table de jardin pour prendre son petit déjeuner au soleil, de disposer de

la chaise longue pour bouquiner ou lire les articles d'une revue féminine, n'importe laquelle, car toutes traitaient des mêmes sujets pendant les vacances d'été : quel régime alimentaire adopter pour retrouver un ventre plat, quels exercices, simples et faciles, pratiquer pour obtenir des fesses fermes au volume idéal, comment lutter contre la cellulite, que faire pour avoir un bronzage à faire pâlir une star de cinéma et finalement, comment réveiller la libido de son partenaire. Cet appartement elle l'avait loué sur internet. Ce n'était pas parce qu'un mec imbécile venait de vous plaquer, sept mois plus tôt, qu'il fallait se priver de vacances. Cela faisait sept mois, presque jour pour jour, qu'il avait choisi, elle ne comprenait pas pourquoi, de partir avec une autre, plus jeune bien sûr, se disait-elle, et qu'il connaissait à peine. Il avait dû « se faire mettre le grappin dessus ». Sept mois, c'était « amusant »... l'appartement était situé au « 7 » impasse des goélands. Elle espérait secrètement que ce numéro ne lui porterait pas malheur. Parfois on cherche des liens entre des choses qui n'ont aucun rapport entre elles. Et puis, elle aussi se sentait dans une impasse. Par moments elle aurait bien voulu pouvoir, comme les oiseaux marins, lancer au ciel une sorte de cri déchirant.

L'impasse des goélands n'était pas difficile à trouver. C'était la première allée perpendiculaire à l'avenue de l'océan, après « l'Hôtel de la Plage ». Mais que ce soit facile ou non à trouver n'avait aucune importance. De toute façon personne ne lui rendrait visite pendant cette quinzaine. Elle en avait la certitude.

L'idée d'avoir perdu les clefs l'oppressait, comme celle de son corps abandonné. Bien qu'elle ait l'habitude de lire son horoscope, pour n'en retenir que le bon côté, dans les magazines féminins qu'elle achetait, elle s'octroyait une part raisonnable de rationalité. Son sac et son paréo n'avaient pu se volatiliser et il était peu probable qu'on les lui eut dérobés. Il n'y avait encore que peu de monde sur la plage. Bien sûr on ne savait jamais tout des choses et des gens. Par exemple, comment aurait-elle pu imaginer que Marc, un jour, la quitterait ? Mais de là à penser que des objets pouvaient ainsi vous jouer des tours, elle en était loin.

Elle revint vers l'endroit où le chemin qui traversait la pinède et menait du parking à la plage débouchait face à l'océan. C'était par là qu'elle était arrivée. Il n'y avait aucun doute. Ce gros poisson bleu en plastique en témoignait. Il avait été planté là, sur un piquet, comme point de repère par la municipalité. Elle s'assit dans le sable. Elle dominait la plage qui allait en pente douce jusqu'à la mer. Méthodiquement elle commença l'inspection de ce qui s'étendait sous ses yeux. Si ses affaires n'avaient pas été volées, elle allait les retrouver, se disait-elle, en même temps qu'elle tentait de maîtriser sa respiration et les battements de son cœur qui avaient tendance à s'accélérer.

Soudain, au milieu de serviettes de plage, de sacs et de nattes, de ballons et de raquettes en bois, elle aperçut une petite tache rose. Elle se leva d'un bond et avança vers cette abondance d'objets sans propriétaire. Elle reconnut bien un coin de son paréo et son sac. Elle s'assit à proximité et attendit.

La plage recevait de plus en plus de gens. Elle aperçut, non loin d'elle, une jeune femme étendue sur le ventre, sur une natte, dont le chapeau de paille cachait en partie le visage, qui semblait l'observer discrètement. Elle l'avait vue arriver alors qu'elle-même s'avancait vers la mer pour son premier bain de vacancière. Elle l'avait remarquée. Elle était en compagnie d'un homme de bonne stature. Ils se tenaient par la main et semblaient heureux d'être ensemble. Et puis, comme elle était mince ! Elle n'avait certainement pas eu d'enfants. Porter un enfant marque un corps de femme... Et cette mouette qui faisait les cent-pas là où la mer déposait doucement un ourlet blanc d'écume, qu'avait-elle donc à l'observer aussi de son œil sombre, fixe, bordé de jaune ? Pour quelle raison se sentait-elle soudain épier de toute part ? Elle cultivait habituellement une forme de discrétion qui lui permettait de ne pas se faire remarquer. Elle ne comprenait pas ce qu'il se passait soudain.

Comme elle aurait aimé être là, avec Marc, et marcher sur la plage à ses côtés ! Qu'on les regarde passer ne l'aurait peut-être pas gênée. Elle aurait peut-être même aimé alors afficher son



bonheur... Elle ressentit une grande solitude et des larmes coulèrent sur ses joues. En même temps elle se rendit compte que son attitude, depuis sa sortie de l'eau, avait dû paraître étrange.

Elle essuya ses yeux et ne bougea pas. Les personnes auxquelles appartenaient les affaires mélangées aux siennes devraient bientôt revenir. On n'était qu'au début du grand été et la mer n'était pas encore suffisamment chaude au point qu'elle permette une baignade prolongée. Elle attendit ainsi une vingtaine de minutes avant que six jeunes gens, trois filles, trois garçons, arrivent près d'elle, sans la remarquer, que chacun s'essuie rapidement et prenne une natte avant de s'allonger au soleil en plaisantant et en riant. Elle se leva alors d'un bond et leur demanda, peu aimablement, comment il se faisait que son sac et son paréo se trouvaient ainsi au milieu de tout leur fatras. On lui expliqua gentiment que, la marée montant et la mer risquant de mouiller, voire d'emporter, ce qui lui appartenait, on avait jugé bon de les reculer et que tout s'était ainsi retrouvé mélangé. Elle les remercia, s'excusa d'avoir été un peu vive, et reconnut que le fait de ne pas retrouver ces quelques objets l'avait angoissée.

Il était encore tôt pour une matinée de vacances, mais elle se sentait incapable de rester plus longtemps sur la plage. L'angoisse qui l'avait assaillie et l'état dans lequel elle se trouvait ne lui permettraient plus de profiter du soleil, de la pureté du ciel, de la limpidité de la lumière, du clapotis léger des vagues, de la couleur de la mer et de la douceur de la température. La noirceur qui occupait son esprit barbouillait de poussière anthracite la clarté resplendissante de la nature qui l'entourait.

Elle emprunta le chemin sous les pins et regagna le parking sur lequel elle avait laissé le vélo qu'elle avait loué la veille, en arrivant. Elle avait pris soin de l'attacher solidement à l'un des pins. Elle avait longtemps hésité à le laisser là. Elle s'était longtemps demandé quel était l'endroit qui convenait le mieux pour qu'il soit en sécurité. Elle eut beaucoup de mal à se décider. Elle se sentit soulager de le retrouver et de constater que, sur la tong porte-clés qu'elle venait de tirer de son sac, se trouvaient la

clé du cadenas de la chaîne qui sécurisait la bicyclette, ainsi que la clé de l'appartement. Elle se mit en selle et parcourut lentement, l'esprit préoccupé, pourquoi se sentait-elle ainsi sans envie, les quelques deux cents mètres qui l'amènèrent sur la piste cyclable en bordure de forêt. Un fort coup de klaxon en même temps que le crissement des pneus sur le macadam de la route la ramenèrent à la réalité. Elle ne comprit comment elle se retrouvait ainsi, sur le bas-côté, un pied dans l'herbe, le vélo couché sur le flanc, les jambes en coton, alors que de la voiture qui reprenait sa route, par la vitre baissée, sortaient des mots violents qu'elle ne comprenait pas.

## II

Arrivée au petit appartement, elle se sentit incapable d'entreprendre quoi que ce soit. Il devait être onze heures, mais elle tira les rideaux de façon à plonger la pièce dans une presque totale obscurité. Elle s'allongea sur le lit, sur le dos, étendue de tout son long, raide, rigide, sans envie, sans volonté, et ferma les yeux. Son cœur battait avec force.

Elle sentait bien que le départ de Marc l'avait changée. Elle n'était plus comme avant. Peut-être plus encore maintenant que son esprit était en vacances. Depuis qu'elle n'était plus accaparée par son travail. Depuis qu'elle n'était plus entourée de ses collègues de bureau. Depuis hier soir, elle se trouvait seule avec elle-même. Elle passait alors, d'un moment à l'autre, subitement, d'un état de profond abattement à un sentiment de colère, de révolte. Ce dernier l'emplissait alors d'une formidable énergie.

Maintenant, des choses sans véritable importance prenaient soudain des proportions inadéquates. Comme cette histoire de sac et de paréo, ce matin. Le paréo n'était qu'un joli bout de tissu. C'était peut-être les souvenirs qui s'y rattachaient qu'elle avait peur de perdre ? Le téléphone portable n'avait que peu de valeur. Il fallait d'ailleurs qu'elle pense à le remplacer. Tout le reste, mis à part les lunettes de soleil, n'était que babioles et en ce qui concernait les clés, le propriétaire devait en avoir au moins un autre exemplaire qu'il suffisait d'aller demander.

Pourquoi Marc était-il parti ? Il lui semblait qu'ils s'entendaient bien tous les deux. Elle n'avait rien vu venir. Elle avait une petite cinquantaine. Elle avait pris un peu de ventre et ses chairs s'étaient bien sûr un peu alourdies, mais ses seins étaient plus ronds. Son visage portait les signes du temps mais sans exagération. Elle avait la chance de n'avoir que quelques fils blancs dans ses cheveux blonds. Elle se considérait comme une

assez belle femme. Et surtout... elle lui avait fait deux enfants. Lui, également, avait changé physiquement. Mais il lui plaisait toujours. Elle lui avait dit qu'il avait bien fait de s'inscrire à cette salle de fitness et musculation. Elle pensait que c'était pour elle qu'il tenait à conserver « la forme ». Quel âge pouvait-elle bien avoir, celle qui avait pris sa place ? Elle l'imaginait plus jeune qu'elle. Il ne pouvait pas en être autrement. A quoi ressemblait-elle ? Il lui semblait impossible qu'elle soit plus aimante qu'elle-même le fût. Bien sûr, quand elle était avec Marc, elle n'était pas en permanence suspendue à son cou. Depuis pas mal de temps elle ne l'embrassait pas non plus très souvent, ni ne lui disait des mots doux à l'oreille. Mais elle lui avait fait deux enfants. Est-ce que cela ne comptait pas ? Elle réalisa soudain que ces deux enfants, ils les avaient faits ensemble. Que si elle les avait portés, il en était cependant le père et qu'il avait contribué à sa manière à ce que tout se passe bien. Il avait alors été toujours, encore peut-être plus qu'avant, si cela était possible, à son écoute, à ses « petits soins ». Il avait accompli longtemps, et il assurait toujours maintenant, alors que la plus jeune avait vingt-deux ans, son rôle de père. Et elle, qu'avait-elle fait pendant tout ce temps ? Elle s'était consacrée entièrement à ses enfants... et à son travail. Elle l'avait peut-être délaissé un peu ? Elle reconnaissait que l'arrivée de Paul et de Claire, ils avaient deux ans d'écart, l'avait amenée à être moins présente auprès de Marc. Elle n'avait rien fait pour qu'ils retrouvent des moments de complicité. Mais une mère doit consacrer beaucoup d'attention et de temps à ces enfants, se disait-elle. Elle les a portés... dans son ventre. Chaque fois ces moments avaient été merveilleux. Durant les neuf mois de chacune de ses grossesses elle avait eu le sentiment d'une entière plénitude. Elle se souvint que jamais, quand ils étaient encore petits, elle n'avait pu se résoudre à les confier, ne serait-ce qu'une semaine, à ses parents ou à ceux de Marc. Ils avaient essayé, une fois, à la demande de Marc, de partir quelques jours en amoureux. Elle n'avait pas tenu jusqu'à la fin de la première journée. Elle avait l'impression de les abandonner. Marc, la sentant angoissée

et comprenant qu'ils ne parviendraient pas à partager sereinement le temps de ce voyage, avait proposé de rentrer avant la tombée de la nuit. Ils étaient arrivés très tard chez ses parents qui n'avaient pas compris la raison de ce retournement de situation. Elle se disait qu'il était difficile d'être à la fois mère et femme. Que peut-être les liens entre une mère et ses enfants étaient obligatoirement plus forts que ceux qui peuvent exister entre un père et sa progéniture.

Les yeux fermés, les mâchoires un peu contractées, elle pensait à tout cela. Elle se sentait seule et inexistante. D'ailleurs, sur la plage, personne n'avait fait attention à sa présence. Les jeunes gens, en revenant de leur bain pour s'étendre au soleil, étaient passés tout près d'elle, presque à la toucher, et n'avaient pas jeté un regard dans sa direction. Pourtant elle se tenait juste à côté d'eux. Le couple, dont la femme s'abritait sous un chapeau de paille, qui semblait tout à l'heure l'observer, avait coupé sa route sans l'apercevoir lorsqu'elle allait se baigner. Qu'allait-elle bien pouvoir faire le temps de ces deux semaines de vacances... sans Marc ? Avait-elle besoin d'un homme à ses côtés pour avoir l'impression d'exister ? Que faisait Marc en ce moment ? Il était vraisemblablement en vacances également. Tout le monde est en vacances après le quinze juillet. Sans aucun doute il avait à son bras, ou il tenait par la main, comme il le faisait avec elle, celle qui avait pris sa place. Elle ressentait une sorte d'injustice. Comme si la main de Marc n'avait eu droit de serrer que sa propre main, à elle. Elle ne comprenait pas pourquoi il ne lui avait rien dit. Bien sûr il avait longtemps insisté pour qu'ils aient un peu de temps à eux, seuls, quand les enfants étaient petits. Il lui disait alors qu'il aimerait l'avoir à lui, sur une île déserte, au soleil, ne serait-ce que quelques jours. Elle répondait qu'il était fou. Que c'était impossible. En ce moment il était peut-être à Tahiti, sur cette plage de sable blanc où ils furent ensemble, il y a deux ans, alors que les enfants étaient grands, ou dans cette boutique, en face du port de Papeete, où elle avait acheté le paréo qu'elle avait failli perdre sur la plage, tout à l'heure. Il tenait peut-être l'autre

par le cou, lui donnant son avis sur les couleurs des fleurs d'hibiscus imprimées, pendant qu'elle choisissait le bout d'étoffe sur lequel elle allait s'étendre à ses côtés, presque nue. C'était insupportable. Elle se retourna sur le lit, enfouit son visage dans l'oreiller et éclata en sanglots.

Elle pleura longtemps, très longtemps. Tout ceci l'épuisa au point qu'elle s'endormît.

### *III*

Elle a mal dormi. Son sommeil fut très agité. A son réveil elle avait l'impression de ne s'être assoupie que quelques instants. Elle vérifia l'heure qu'affichait le réveil posé sur la table de nuit à celle de sa montre bracelet. Un cadeau de Marc. Elle eut envie de la balancer contre le mur. Elle se réveillait pleine de rage. Elle décida qu'il fallait réagir. Elle se leva d'un bond, soudain pleine d'énergie. Elle gagna la salle de bain pour se refaire une beauté. L'image que lui renvoya le miroir eut raison de sa détermination. Elle avait les yeux rougis, gonflés et cernés. Elle eut l'impression que tous les traits de son visage s'étaient brusquement affaissés. Elle se ressaisit et décida de passer sous la douche et de terminer par un jet d'eau froide. On prétend que cela retend les tissus. Au moment de se sécher, elle se posta devant la glace et contempla sa silhouette. Elle aurait peut-être dû, elle aussi, s'inscrire dans une salle de fitness ? Mais son travail de secrétaire de direction était prenant. Le patron lui demandait souvent de rester après les heures de bureau pour terminer un courrier urgent. Elle ne pouvait refuser sous prétexte qu'elle devait préserver sa « ligne ». La vie lui parut alors d'une exigence incommensurable. Elle fut prise à la fois d'une grande rage et d'une infinie tristesse. D'une grande envie de pleurer mais aussi de tout casser et de crier : « Pourquoi ? Pourquoi ? »

Il allait être dix-sept heures. Elle ouvrit les rideaux. Un soleil radieux était encore haut dans le ciel sans nuage. Elle devait réagir. Elle devait sortir. Il y avait dans les rues des gens qui bougeaient, qui parlaient, qui riaient, qui mangeaient des glaces, ou des gaufres au sucre, ou à la confiture de fraise. Elle eut faim. La douche lui avait fait du bien. Elle retrouvait de l'énergie. Son visage n'était plus maintenant fripé. Elle se coiffa et se maquilla.

Elle espéra que, le beau temps se maintenant, elle aurait bientôt une peau suffisamment hâlée pour ne pas avoir à passer de fond de teint sur ses joues. Elle choisit une robe légère, légèrement décolletée, qui, trouvait-elle, mettait ses formes en valeur. Cela faisait trop longtemps qu'on ne la voyait plus ! C'en était fini de la transparence et de cette impression d'inexistence qu'elle avait eue tout à l'heure sur la plage ! Elle n'avait plus à « couvrir » ses enfants et Marc n'était plus là. Il fallait qu'on la voie. Elle se rendit compte que jamais il ne lui avait demandé de n'être qu'une ombre. Est-ce qu'elle se serait elle-même fixée des barrières ? Pour quelle raison se dépêchait-elle de se démaquiller quand elle rentrait du bureau ? Pourquoi remplaçait-elle alors la jupe et le chemisier, ou le petit pull fin, par un jean un peu lâche et un tee-shirt, ou un pull ? Des vêtements qui ne craignaient rien, comme elle disait. Parce que c'était plus confortable ? Pourquoi abandonnait-elle systématiquement les chaussures à talons pour des mules, certes très belles, mais qui ne vous affinent pas la silhouette ? N'aurait-elle pas pris suffisamment soin de l'image qu'elle renvoyait à Marc ? L'amour ne serait pas une chose due, mais se mériterait et demanderait à être en permanence entretenu ? Elle chassa cette question de son esprit et sortit.

Elle fut éblouie par la lumière. L'impasse des goélands était une allée sablonneuse suffisamment large pour permettre le passage d'un petit camion de chantier. Elle conduisait, d'un côté, de l'avenue de l'océan, l'artère principale, jusqu'à une petite plage à laquelle on accédait, à marée basse, par quatre marches. A marée haute elle était submergée. De l'autre côté, on allait en ville. C'est par là qu'elle se dirigea, décidée à voir du monde.

En cette fin d'après-midi, beaucoup des plaisanciers étaient rentrés de la plage et déambulaient lentement sur les trottoirs, désœuvrés, ou contemplaient les vitrines des magasins de souvenirs, de vêtements d'été, ou de sports de glisse. Nombreux aussi étaient ceux qui marchaient, lentement, sans n'avoir rien d'autre à faire que de profiter de la douceur des instants, au milieu de la rue rendue aux piétons pendant la saison estivale. Comme



elle l'avait supposé, beaucoup avait en main une glace ou une gaufre. Les terrasses des glaciers et des bars n'offraient que quelques places libres. Elle choisit de s'installer à une table en bordure de l'avenue, qui, pensa-t-elle, n'avait d'avenue que le nom. Elle n'aurait permis, en temps normal, qu'à deux voitures de se croiser. Elle tira sa chaise au soleil et descendit sur son nez, pour protéger ses yeux clairs de la trop forte luminosité, les lunettes qu'elle avait mises en arrière de son front. Elle commanda une gaufre à la confiture et un jus de mangue. Elle avait ramené de Tahiti une sorte de passion pour ce fruit qu'elle n'avait jamais osé goûter avant. Maintenant elle en prenait à chaque occasion. Elle s'appuya au dossier et rejeta la tête en arrière. Son visage était alors offert au soleil. Elle ferma les yeux. Les gens circulaient sans faire beaucoup de bruit. Il lui sembla soudain qu'elle était bien. L'arrivée du serveur la fit légèrement sursauter. La gaufre était bonne, croustillante et la confiture de fraise la replongea un instant dans son enfance, chez sa grand-mère, à l'heure du goûter.

Mais pourquoi avait-elle commandé un jus de mangue ? Voilà qu'elle repartait à Tahiti ! Et en compagnie de Marc, bien sûr ! Elle revit leur arrivée à l'aéroport de Papeete-Fa'a, après une vingtaine d'heures de voyage. Il devait être six heures du matin. Le soleil se levait derrière la montagne. Elle crut étouffer de chaleur en sortant de l'avion, tout en haut de la passerelle, avant de descendre sur le tarmac. Devant l'entrée du hall de l'aéroport une tahitienne souriante, en robe colorée, leur souhaita la bienvenue et leur offrit une fleur de tiaré qu'ils se mirent à l'oreille. A l'intérieur, un orchestre traditionnel, toéré, ukulélé et contrebasse locale - une corde tendue le long d'un manche à balai fiché dans une poubelle en plastique retournée- les accueillit. Les trois musiciens chantaient. Leurs chants étaient gais. Ils étaient restés longtemps, Marc et elle, devant eux. Ils écoutaient... heureux et main dans la main. Pourquoi ne pouvait-elle pas, en ce moment, prendre la main de Marc dans la sienne et sentir la chaleur de sa peau bronzée ? Sa peau réagissait bien au soleil et

devenait rapidement ambrée. Il était brun. Ses yeux bleus brillaient quand il la regardait et prenait soudain une profondeur inhabituelle. Il avait été amoureux. Elle en était certaine. Comme ils s'étaient aimés ! Pourquoi était-il parti ? Ne se souvenait-il pas de tout cela ? Qu'aurait-elle dû faire pour éviter qu'il parte ? Etait-ce seulement les souvenirs de ce qu'il avait vécu avec elle qui l'avait maintenu à ces côtés jusqu'à il y a sept mois ? N'avait-il plus que des souvenirs...depuis trop longtemps ?

## IV

Clarisse ne retrouvait pas le sommeil. Cela faisait peut-être une demi-heure qu'elle s'était éveillée. Au milieu de la nuit. Elle était pourtant fatiguée quand elle s'était couchée. Elle avait parcouru, la veille, en fin d'après-midi, à bonne allure, en footing, une dizaine de kilomètres. Elle s'entraînait ainsi, chaque fois qu'elle le pouvait, au moins deux fois par semaine. Elle avait dîné rapidement après s'être douchée, puis avait regardé à nouveau « Volver », sur DVD, avant de se mettre au lit. Elle s'était vite endormie. Maintenant elle tournait en rond et cherchait désespérément une position qui lui permettrait de se rendormir. Elle ne savait pas ce qui l'avait sortie de son sommeil. Mais, à peine avait-elle ouvert les yeux que son esprit se mit en mouvement.

Elle se demandait dans quelle histoire elle s'était engagée. Elle se souvenait de sa rencontre avec Marc. Elle était à la pharmacie de son quartier, à la recherche d'un lait corporel hydratant de valeur sure, plus sure, pensait-elle, que ceux que l'on peut trouver en supermarché. Elle était à la caisse, attendant son tour, quand la préparatrice demanda : « Vous êtes ensemble ? » Une voix d'homme, derrière elle, répondit : « Pas encore ! » et ajouta, alors qu'elle venait de se retourner, surprise : « Mais cela ne dépend que de vous ! » Il souriait. Elle ne sut que répondre. Elle paya, fit demi-tour et il dit, à voix basse, alors qu'elle passait à côté de lui : « J'aimerais que vous m'attendiez dehors. » C'était il y avait deux mois, presque jour pour jour. Elle avait quitté l'officine, avait fait quelques pas dans la direction de son appartement, puis s'était arrêtée. Elle ne savait pas exactement pourquoi. En avait-elle réellement l'intention et avait-elle répondu à une secrète envie alors qu'elle se trouvait hors de la vue des

personnes qu'il y avait dans la pharmacie ? Toutes avaient entendu ce qu'il avait dit. Il ne pouvait pas en être autrement. Qu'aurait-on pensé si on l'avait vue attendre cet étranger devant la porte du magasin ? Pour qu'elle genre de femme l'aurait-on prise ? La première impression qu'il lui avait faite était plutôt bonne. Quand elle s'était retournée, il lui parut assez grand, souriant, aimable. Elle avait remarqué tout de suite ses yeux bleus dans son visage mat. En sortant de la pharmacie il avait rapidement regardé à gauche et à droite. Il sourit quand il l'aperçut et s'avança vers elle d'une démarche assurée. Mais en même temps, il lui sembla qu'il trainait avec lui une légère timidité. Elle revivait cet instant. Elle le revoyait venir vers elle. Elle ressentait aussi le trouble qui s'était à ce moment emparé d'elle. Et elle se souvint de la petite voix qui lui dit alors : « Méfie-toi ! » Elle ne lui avait pas obéi. Quand il fut à sa hauteur, d'une voix calme, il prononça ces mots : « Bonjour ! Je ne sais pas ce qu'il m'a pris ! Cela m'est venu, comme ça. Je n'ai pas réfléchi... Peut-être parce que vous êtes jolie ?... Je ne vous ai pas choqué j'espère ? » Elle se souvenait très bien de ses premiers mots. Elle avait alors réentendu : « Méfie-toi ! ». Mais elle avait pensé : « On va bien voir ! » Elle avait peut-être besoin de se rassurer. Il y avait trop longtemps, se disait-elle, qu'on ne lui avait pas dit qu'elle était jolie et qu'elle n'avait pas eu un homme dans son lit. Celui-ci avait l'air gentil et il paraissait sincère en avouant que ses paroles n'avaient pas été préméditées. Physiquement... oui... il n'était pas mal. Et puis jusqu'à maintenant les expériences qu'elle avait pu avoir avec les hommes ne s'étaient pas vraiment mal passées... même si... au bout du compte... elle avait chaque fois fini par être déçue... très déçue... et qu'elle avait souvent souffert. C'était peut-être la raison pour laquelle la petite voix la mettait en garde.

Cela faisait maintenant deux mois qu'elle connaissait Marc. Deux mois pendant lesquels elle avait vécu des moments délicieux. Mais elle craignait de devoir souffrir à nouveau. Il avait beau s'en défendre, la façon dont il l'avait abordé pouvait laisser

penser qu'il recherchait fréquemment de nouvelles conquêtes féminines. Durant ces deux mois, au cours desquels ils vécurent très souvent ensemble, il lui avait cependant paru toujours à son écoute, toujours attentionné, n'ayant d'yeux que pour elle. Elle aimait la façon qu'il avait, quand ils marchaient dans la rue, de la prendre par la taille, de la serrer contre lui et, par moment, de faire descendre sa main sur sa hanche, dans un mouvement qu'elle sentait retenu. Elle se rendait bien compte alors qu'elle lui plaisait, au moins physiquement. Elle lui prêtait peut-être de fausses intentions ? Elle pensait à tout cela. En même temps elle se disait qu'elle devrait dormir, que demain, quand elle retrouverait Marc, il ne faudrait pas qu'elle ait mauvaise mine, qu'elle manque d'entrain, en raison d'un sommeil insuffisant. Elle se souvint alors de ce dimanche matin, peu de temps après leur rencontre, où ils s'étaient retrouvés pour un petit déjeuner, au café de son quartier. La veille, elle était sortie avec des amis. Elle s'était couchée très tard, avait bu un peu plus que d'habitude et n'était vraiment pas en forme. Marc n'avait fait aucune remarque. Mais elle était certaine qu'il se doutait de quelque chose. Elle lui raconta comment elle avait occupé sa soirée. Elle voulait que tout soit clair entre eux. De toute façon elle n'avait à rougir de rien. Marc lui répondit que si elle avait été heureuse, il était content, et que son plus cher désir était de lui permettre le plus de bonheur possible. Il ajouta que, bien entendu, il souhaitait pouvoir, le plus souvent, partager avec elle ses moments heureux. Ces réflexions lui plurent. C'est peut-être alors qu'elle pensa engager avec lui une relation qui durerait. Finalement, jusqu'à maintenant, elle n'avait rien à reprocher à Marc. Il lui avait dit qu'il s'était séparé de sa femme. Il avait laissé à celle-ci la maison qu'ils avaient achetée ensemble. Lui, il louait un deux pièces-cuisine, de l'autre côté de la ville, en attendant que soit prononcée le jugement de la procédure de divorce qu'ils avaient engagée. Il lui avait raconté que la rupture avait été difficile, que sa femme avait insisté pour qu'ils reprennent la vie commune. Elle lui avait promis de changer, avait-il dit. Mais le charme était rompu. L'amour s'était envolé.

Elle ne retrouvait pas le sommeil. Elle essayait de se concentrer sur sa respiration. Elle faisait tout ce qu'elle pouvait pour que celle-ci soit lente et profonde. Elle avait entendu dire que l'on pouvait ainsi vaincre les insomnies. Mais les préoccupations de son esprit étaient en ce moment les plus fortes. Elle ne voulait pas revivre les profonds chagrins qu'avaient suscitées deux séparations précédentes. Elle allait avoir trente-huit ans et avait appris à vivre seule, sans un homme à ses côtés. Elle était bien entourée par de nombreux amis. Bien sûr, elle reconnaissait que la présence de Marc, dans son lit, contre son corps, était très agréable. Et que dire de ses baisers et de leurs étreintes ? Et tout simplement des moments partagés, des instants de complicité ? Et encore plus simplement, de sa seule présence ? Tout cela, lui semblait-il, était nécessaire pour qu'elle ait réellement confiance en elle. Et pour qu'elle aime véritablement la vie.

Demain elle retrouverait Marc. Il était allé passer la journée avec ses enfants, au bord de la mer. Il lui avait téléphoné pour annoncer qu'il les emmenait à un spectacle en soirée et qu'il rentrerait tard. Il préférerait qu'elle ne l'attende pas. Pour une fois il dormirait dans son petit appartement. Ainsi elle pourra mieux récupérer des efforts qu'elle aura fournis en courant. Il se souvenait que c'était le jour où elle s'entraînait. C'était une preuve de l'intérêt qu'il lui portait, se dit-elle. Demain, ils seront ensemble. Elle sera dans ses bras. A cette idée elle se sentit heureuse... et elle eut en même temps la sensation d'être une usurpatrice. Elle se demanda si Maryline, celle qui était encore légalement la femme de Marc, avait, en ce moment, quelqu'un à ses côtés ; quelqu'un à qui dire « je t'aime » ; quelqu'un pour se sentir rassurée ; si la place à côté d'elle, dans son grand lit, était chaude d'une présence humaine ou bien froide de l'absence d'un corps. Cela faisait sept mois que Marc l'avait quittée. Pouvait-elle l'avoir remplacé alors qu'elle-même était restée trois longues années seule. Maintenant c'était elle qui pouvait prendre Marc dans ses bras. C'était elle qui allait chercher sa main quand ils marchaient côte à côte dans la rue. C'était elle qui lui parlait, qui